

POLLUTION PODS : QUAND L'ART CHANGE NOTRE PERCEPTION DU CHANGEMENT CLIMATIQUE ET DE LA POLLUTION DE L'AIR

Michael Pinsky,
Artiste

Laura Sommer,
Chercheuse à l'Université norvégienne
des sciences et de la technologie (NTNU)



Pollution Pods à Trondheim, Norvège pendant le Festival Starmus, 2017
©Michael A Pinsky

Michael Pinsky est un artiste britannique dont les projets d'envergure internationale prennent souvent la forme de résidences qui explorent les enjeux de la sphère publique. Il endosse à la fois les rôles d'artiste, d'urbaniste, de militant, de chercheur et de citoyen. Il collabore étroitement avec le territoire, ses ressources et ses habitants et laisse ainsi l'environnement physique, social et politique définir sa méthodologie. Son travail a notamment été exposé à Londres à la Tate Britain, la galerie Saatchi et au Victoria and Albert Museum ; au musée d'art contemporain de Chengdu ; au parc de la Villette, à Paris ; au musée d'art moderne d'Oxford ; au Armory Center of the Arts à Los Angeles... Michael Pinsky est diplômé du Royal College of Art de Londres. Il a été récompensé entre autres par la Royal Scottish Academy, l'Arts Council England et le Wellcome Trust, et son exposition Pontis a été sélectionnée pour le prestigieux Gulbenkian Museums Award.

Laura Sommer est l'une des deux doctorantes travaillant sur le projet Climart. Diplômée en psychologie, elle a approfondi ses connaissances sur le climat et la nature dans le cadre d'un master sur l'écologie du changement climatique. Laura Sommer a travaillé au département de psychologie de l'Université norvégienne des sciences et de la technologie et s'est particulièrement intéressée à la communication environnementale créative, au changement des comportements et à la psychologie cognitive.

L'œuvre *Pollution Pods* (en français : capsules de pollution) fait partie du programme de recherche Climart, qui explore les manières dont l'art peut changer les perceptions du changement climatique. Avant de présenter le projet des *Pollution Pods* en lui-même, Michael Pinsky décrit le processus de création artistique qu'il a suivi et explique en quoi son œuvre vise à répondre au défi de « représenter l'invisible ». La conception des *Pollution Pods* s'inscrit dans le cadre d'une étude scientifique sur les réactions que l'art engagé peut susciter auprès du public. L'idée consiste à observer dans quelle mesure une installation artistique amène non seulement à réfléchir sur la vie quotidienne, mais aussi à modifier les comportements.

Avec *Pollution Pods*, l'artiste espère bousculer notre manière de voir la pollution, qui reste généralement un phénomène auquel nous nous sommes progressivement habitués, en arrière-plan de notre quotidien. Pour cela, cinq dômes géodésiques, cinq espaces physiques clos contenant de l'air pollué de cinq villes du monde, sont mis bout à bout pour forcer le public à faire l'expérience d'une modification brutale de la qualité de l'air. Les *Pollution Pods* offrent une expérience éminemment sensorielle dont l'objectif n'est pas tant de proposer aux visiteurs le divertissement d'un danger maîtrisé, mais plutôt de les inviter à réfléchir sur leurs propres contradictions et à modifier leurs comportements. En effet, lorsque la pollution devient aussi palpable, peut-on encore fermer les yeux ?

IMPLIQUER LES CITOYENS DANS LA CRISE CLIMATIQUE : QUE NOUS DIT LA PSYCHOLOGIE ENVIRONNEMENTALE ?

« Les pratiques esthétiques engagées sur le plan politique ne se contentent pas de sensibiliser ou de porter un message. Il ne s'agit pas de propagande. Au contraire, les pratiques esthétiques opèrent par le truchement d'une «étrangeté radicale» qui réaligne, bouleverse et réinvente l'engagement politique sous forme d'événements matériels et concrets (Rancière, 2004 [2000]). Un tel bouleversement peut devenir une manière de matérialiser et verbaliser ce qui est autrement indicible et impensable. » (Gabryss & Yusoff, 2012)

Depuis le début de ma carrière, ma pratique artistique est liée à l'urgence des questions environnementales. Pour la COP21, organisée à Paris en 2014, j'ai vidé le canal Saint-Martin des nombreux objets jetés par les parisiens pendant l'année. Bien sûr, notre équipe a trouvé un grand nombre de caddies et de vélos, omniprésents dans la ville, mais nous avons aussi eu la surprise de trouver des cadres de lits simples et de petits réfrigérateurs, comme autant de traces possibles d'une population de passage ou en migration. Pour accompagner la remontée de ces objets à la surface du canal, j'ai réalisé des enregistrements sonores, afin de créer une composition. Mon intention était de pointer du doigt notre insatiable appétit pour la consommation et de souligner la nécessité d'un système efficace pour gérer nos déchets. Cette installation appelée *L'Eau Qui Dort* a attiré l'attention d'un groupe de scientifiques spécialistes de l'environnement, qui travaillait à l'Université norvégienne des sciences et de la technologie sur un projet nommé Climart. Ils ont souhaité intégrer *L'Eau Qui Dort* à une étude de trente-sept œuvres exposées dans le cadre de la COP21 pour voir si l'art pouvait modifier notre perception du changement climatique.

Dans la première publication issue de cette collecte de données (Sommer & Klöckner, 2019¹), les chercheurs ont divisé les œuvres en quatre catégories en fonction des réactions émotionnelles du public. Ensuite, ils ont regardé les pensées ou « cognitions », selon la terminologie utilisée en psychologie, exprimées par les spectateurs à la vue des œuvres d'art. Les recherches en psychologie environnementale ont déterminé les cognitions à étudier en fonction de leur capacité à interpeller sur la crise climatique : par exemple, l'œuvre invite-elle les spectateurs à la réflexion et à la contemplation ? Le sujet de l'œuvre a-t-il un rapport avec leur quotidien ? L'œuvre souligne-t-elle l'impact de leur comportement personnel sur l'environnement ? Voilà le type de questions posées aux visiteurs.

Pour finir, les chercheurs ont essayé de cerner des caractéristiques communes aux œuvres de chaque catégorie, et d'établir un lien avec les réactions émotionnelles et cognitives suscitées. La première catégorie, qui regroupait les œuvres participatives, ludiques et colorées, semblait procurer un sentiment de bien-être aux spectateurs, mais les réactions cognitives ont montré qu'elles incitaient moins à la réflexion et à la contemplation, et qu'elles semblaient moins pertinentes au regard du quotidien. Les chercheurs ont donc décidé d'intituler cette catégorie « L'utopie réconfortante ».

L'Eau Qui Dort faisait partie de la deuxième catégorie, « La dystopie perturbatrice ». Face à cette œuvre dystopique, les spectateurs avaient un sentiment de confrontation : quelque chose d'inhabituel les incitait à s'arrêter. L'œuvre faisait écho à leur quotidien et leur faisait prendre conscience de l'impact de leur propre comportement.

¹ Sommer, L. K. et Klöckner, C. A. (2019). *Does activist art have the capacity to raise awareness in audiences? A study on climate change art at the ArtCOP21 event in Paris.* Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts.



Pollution Pods à Portland, Royaume-Uni © Michael A Pinsky



À la découverte des *Pollution Pods* lors de la conférence TED 2019 à Vancouver - ©MA - Marla Aufmuth

D'après les chercheurs, les œuvres qui semblaient susciter les réactions (positives ou négatives) les plus intenses sur les plans émotionnel et cognitif étaient celles qui montraient les liens de cause à effet entre nos actions et certaines situations ou des solutions à certains problèmes. Cet ensemble a été nommé « La solution géniale ».

Dans une seconde publication (qui est encore en cours de validation), les chercheurs ont établi les faits suivants :

- l'influence des émotions négatives sur les réflexions relatives à l'œuvre d'art est plus forte que l'influence des émotions positives, mais les deux types d'émotions encouragent le public à soutenir des efforts politiques ;
- les pensées et réflexions induites par ces émotions ont poussé les spectateurs à soutenir les politiques de lutte contre le changement climatique.

Laura Sommer et Christian Klöckner en ont conclu que, dans l'art engagé, c'était la subjectivité de la réaction déclenchée qui donnait sa puissance à l'expérience artistique, et que certaines caractéristiques des œuvres d'art étaient plus à même de provoquer une réaction subjective, émotionnelle et réflexive chez les spectateurs.

Les gens ne modifient leurs habitudes que si leur quotidien se trouve perturbé

CONCEPTION DU PROJET DES POLLUTION PODS

Après la COP21, les scientifiques de Climart ont voulu étudier une œuvre d'art de façon plus approfondie et se servir de leur étude menée à la COP pour influencer la création d'une nouvelle œuvre. J'ai été sélectionné par le groupe de chercheurs pour une nouvelle commande à Trondheim. Si mes projets ont toujours pour but de sensibiliser le public aux questions environnementales et de tenter de faire évoluer comportements, perceptions et mentalités, je n'avais jusqu'alors jamais vraiment pu savoir de manière empirique si mes créations atteignaient leur objectif. Ce projet m'offrait enfin l'occasion de comprendre les effets de ma démarche sur les participants.

Pendant la première phase du projet, l'équipe a partagé avec moi ses conclusions et la manière dont elle voyait l'étude. Nous avons parlé des causes et des conséquences du changement climatique et évoqué ces solutions qui ne conviennent à personne. Nous avons parlé du sentiment d'impuissance qui saisit les gens à la vue des images emblématiques du changement climatique : l'ours polaire sur son iceberg en train de fondre ou l'enfant affamé sur un sol désertique craquelé par le soleil. Nous avons parlé du cadre privilégié qu'offre l'art dans la mesure où le spectateur prend le temps de réfléchir et y est invité. Nous avons parlé de la capacité de l'art à rapprocher les gens physiquement et psychologiquement pour faire naître un sentiment de solidarité et promouvoir l'action collective.



Les Pollution Pods de Michael Pinsky à Somerset House pour la Journée de la Terre 2018 - © Peter Macdiarmid pour Somerset House



Un visiteur exposé à l'air pollué des Pollution Pods à Trondheim, Norvège © Thor Nielsen / NTNU

Nous avons parlé de la manière dont l'art pouvait bousculer les normes sociales et en créer de nouvelles.

À la lumière de ces conversations et des conclusions des études issues de l'ArtCOP21, une chose est apparue clairement : les gens ne modifient leurs habitudes que si leur quotidien se trouve perturbé. Bien sûr, le changement climatique a des effets directs sur certaines parties du monde où le niveau de la mer et la température augmentent ou qui sont exposées aux phénomènes météorologiques extrêmes. Mais dans la plupart des villes occidentales, les effets du changement climatique paraissent encore bien lointains. J'ai donc commencé à réfléchir à ma propre vie à Londres et à certaines causes du changement climatique. Les conséquences de l'utilisation de combustibles fossiles sont effectivement perceptibles, avec la pollution de l'air en ville. Même si cette pollution ne contribue pas de manière significative au changement climatique, les causes de la pollution de l'air et de ce dernier coïncident pour une large mesure.

L'une des raisons qui dissuadent les individus de changer de comportement, que ce soit pour agir sur le changement climatique ou sur la pollution, c'est que nous nous habituons à un environnement qui évolue progressivement. À l'échelle mondiale, les changements sont relativement imperceptibles, et la violence qui les accompagne semble au ralenti.

*À l'échelle mondiale,
les changements sont
relativement imperceptibles, et
la violence qui les accompagne
semble au ralenti*

pour la pollution : nous sommes capables d'adapter nos sens pour nous accommoder du bruit ambiant, des agressions visuelles et de l'air toxique, pour les bloquer mentalement. Ce n'est que lorsque nous passons rapidement d'un environnement à un autre que nous remarquons vraiment la différence et que nous y prêtons attention. C'est souvent ce qui se produit quand nous sortons d'un train ou d'un avion : la sensation est brutale car nos sens n'ont pas encore eu le temps de s'acclimater à un nouvel environnement.

Partant de ce constat, j'ai commencé à travailler sur l'idée d'une série de pièces reliées, dont chacune contiendrait de l'air pollué provenant de l'une des plus grandes villes du monde. Transportés de ville en ville en passant d'une pièce à l'autre, les visiteurs n'auraient pas le temps de s'acclimater et percevraient comme un choc le passage à chaque environnement distinctivement pollué.

Au départ, je pensais que l'installation serait assez simple ; il me suffirait de me rendre dans les villes que j'avais sélectionnées pour prélever un échantillon d'air à l'aide d'un compresseur et le rapporter en Norvège pour libérer cet air pollué dans les différentes pièces. J'ai décidé de demander conseil à des scientifiques. J'ai d'abord fait escale à l'Institut norvégien de recherche sur l'air. Les experts ont eu un avis à la fois intéressant et très clair sur mon approche : le processus de compression de l'air pouvait engendrer la formation d'une solution volatile, et il était dangereux de libérer

cet air dans un espace confiné. De plus, l'impression que l'on a de la pollution est fortement altérée par l'humidité et la température. Avec ces éléments en tête, j'ai commencé à réfléchir à la meilleure façon d'aborder le concept de la pollution. Le premier défi consistait à rendre concret quelque chose d'essentiellement invisible.

Dans le cadre de mes projets, je prends en compte à la fois la narration de l'œuvre, que je vois comme son axe horizontal, et l'instant visuel, qui devient l'axe vertical. Souvent, les pratiques sociales et les œuvres engagées dans une cause proposent des histoires fortes, mais qui manquent de clarté visuelle. Une œuvre d'art qui a un impact visuel fort, attirant, surprenant ou choquant peut marquer durablement les esprits, plus que n'importe quel texte. La manifestation visuelle de l'œuvre peut constituer un raccourci vers le thème qu'elle incarne. Mais les œuvres d'art qui illustrent un problème de façon trop littérale ne transmettent pas les nuances, celles qui suscitent des réactions du type « OK, j'ai compris ». Au contraire, l'essence visuelle de l'œuvre doit instaurer un dialogue avec la question qu'elle tente de résoudre et faciliter la réflexion du public, sans être didactique.

Pour matérialiser ces environnements pollués pour le projet Climart, j'ai pensé au dôme géodésique. Cette structure est utilisée à la fois dans les scénarios de crise et dans les expériences sur la biosphère. Conçu par Richard Buckminster Fuller², le dôme géodésique renvoie également à son manifeste fondateur, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial «Terre»*, un ouvrage qui reste étonnamment d'actualité plusieurs décennies après sa publication. J'ai proposé de former un cercle avec ces dômes et de les relier par un tunnel, ce qui suggère l'interconnectivité de nos biosystèmes et nous rappelle que l'air ne s'arrête pas aux frontières nationales. En utilisant la structure emblématique de Fuller comme énoncé visuel et métaphore spatiale, l'œuvre *Pollution Pods* allie l'art et la technologie, et questionne le rôle que joue la division et le confinement comme techniques de la modernité.

Une œuvre d'art qui a un impact visuel fort, attirant, surprenant ou choquant peut marquer durablement les esprits, plus que n'importe quel texte

ÉVALUATION SCIENTIFIQUE

D'un point de vue scientifique, les chercheurs ont dû réfléchir aux aspects des *Pollution Pods* qui auraient, selon eux, le plus d'effet sur les visiteurs : serait-ce l'expérience des dômes pris isolément ? Quand faudrait-il interroger les visiteurs sur leurs impressions et leurs réflexions : après chaque dôme ou à la fin de l'expérience ? Quelles impressions et réflexions devraient, logiquement, déclencher cette œuvre d'art ? Quel serait le meilleur moyen d'évaluer les réactions face à cette œuvre ?

Les chercheurs ont décidé de mener deux types d'interviews : qualitatives, en choisissant des visiteurs de façon aléatoire ; et quantitatives, pour mesurer les impressions et les réflexions une fois l'œuvre expérimentée dans son ensemble. L'étude qualitative a révélé que les *Pollution Pods* offraient aux visiteurs une forme d'apprentissage par l'expérience, qui réduit la distance psychologique avec le changement climatique. Grâce à cette installation, ils réalisent comment la pollution de l'air et le changement climatique les affectent et les affecteront dans leur vie quotidienne.

D'un autre côté, l'étude des questionnaires par Laura Sommer, Janet Swim, Anna Keller et Christian Klöckner révèle que la volonté d'agir des visiteurs, déjà forte, s'était renforcée dans une certaine mesure après leur visite. Ce regain de volonté

était associé à des émotions telles que la tristesse, l'impuissance et la colère, à des pensées liées à la « prise de conscience des conséquences environnementales de nos actions, à la volonté d'assumer la responsabilité de ces conséquences et la croyance en la pertinence des problèmes environnementaux dans notre quotidien » (Sommer, Swim, Keller et Klöckner, en cours d'impression³). Toutefois, malgré ces bonnes intentions, peu de visiteurs en ont profité pour estimer leurs émissions de CO₂.

Il n'a donc pas été possible de mesurer les changements de comportement réels après la visite, un problème bien connu de la recherche en psychologie environnementale. Néanmoins, Laura Sommer et ses collègues ont souligné que l'œuvre d'art jouait un rôle particulièrement efficace pour susciter une réflexion personnelle sur le changement climatique et la responsabilité de chacun à agir. À cet égard, les *Pollution Pods* ont su mettre en évidence ces réflexions.

Remarque : les résultats scientifiques n'ont été publiés qu'en partie. Des résultats détaillés ne peuvent être présentés que pour certaines des études décrites dans cet article.

² Richard Buckminster Fuller (12 juillet 1895-1^{er} juillet 1983) était architecte, théoricien, auteur, designer, inventeur et futuriste. Il a développé de nombreuses inventions, notamment architecturales, et a popularisé ses fameuses coupes géodésiques. En 1968, un an avant le premier homme sur la lune, son ouvrage *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »* reconceptualisait la Terre comme un vaisseau, soulignant la responsabilité de l'Humanité face au maintien d'une atmosphère viable.

³ Sommer, L. K. et Klöckner, C. A. (2019). *Does activist art have the capacity to raise awareness in audiences? A study on climate change art at the ArtCOP21 event in Paris.* Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts.

DESCRIPTION DES POLLUTION PODS

Pollution Pods est une installation artistique dans laquelle cinq dômes géodésiques disposés en cercle sont reliés entre eux par des portails en forme de polygones.

Chaque dôme permet de respirer l'air d'une ville du monde (Londres, Pékin, New Delhi, Sao Paulo et Tautra, qui se trouve sur une île en Norvège). Une recette soigneusement pensée recrée les proportions d'ozone, de particules, de dioxyde d'azote, de dioxyde de soufre et de monoxyde de carbone qui polluent ces villes. Le visiteur traverse ces espaces de plus en plus pollués, du plus sec et froid vers le plus chaud et humide.

L'expérience consistant à traverser les *Pollution Pods* révèle à quel point nos espaces sont interconnectés et interdépendants. Cette installation permet d'avoir un avant-goût de ces environnements, qui sont une réalité pour une grande partie de la population mondiale.

Cette « pollution » est reproduite en laboratoire. C'est une représentation olfactive des toxines, réalisée par une entreprise qui produit généralement des arômes et des parfums artificiels destinés à rendre les produits de base plus attrayants au goût ou à l'odorat. Ici, l'art semble imiter la vie, offrant à un public privilégié le frisson du danger mais en toute sécurité. Cependant, cette fausse pollution ne se contente pas de « faire référence au réel auquel elle est subordonnée », elle est également impliquée dans

les phénomènes qu'elle représente : les équipements de contrôle environnemental utilisés, à chaque étape de leur cycle de vie, depuis l'extraction des ressources jusqu'à leur fabrication, leur utilisation et leur élimination, génèrent eux aussi de la pollution. De même, en prenant en compte la fabrication de l'installation en bioplastiques, sa consommation d'électricité et son transport par terre, mer et air, nous mettons le doigt sur des impacts écologiques qui vont de l'échelle microscopique (les émissions de particules) à l'échelle macroscopique (les effets sur le climat). Bien que présenté comme hypothétique et lointain, le danger est réel et présent.

Pollution Pods est un symbole de notre foi utopique en la technologie, fantasme séculaire de contrôle, qui engendre une anxiété obsédante quant au possible retour de ce qui a été réprimé et exclu. Être immergé dans l'œuvre, c'est expérimenter le caractère illusoire de la séparation de l'expérience artistique par rapport au quotidien, et reconnaître le monde de l'art comme un sous-ensemble du monde.

En plaçant l'acte vital de la respiration au cœur de l'expérience artistique, *Pollution Pods* nous montre à quel point le décalage entre connaissance incarnée et ignorance volontaire est insupportable. Et si le souvenir puissant de ces lieux pollués nous faisait réfléchir, avant d'acheter le prochain objet dont nous n'avons pas besoin ?

CRÉDITS

Pollution Pods, une commande de l'Université norvégienne des sciences et de la technologie pour le projet *Climart*, a été construit avec le soutien de BuildwithHubs. *Pollution Pods* a reçu le financement de Arts Council England. La visite de *Pollution Pods* est gérée par Cape Farewell. Les « cocktails » de pollution ont été créés par le réseau mondial d'experts de la parfumerie d'IFF et diffusés via la technologie Aroma.

EXPOSITIONS

Pollution Pods a été présenté au public à STARMUS, Trondheim (Norvège) ; à Somerset House, Londres (Royaume-Uni) ; à la Première Conférence mondiale de l'OMS sur la pollution de l'air et la santé, Place des Nations, Genève (Suisse) ; à la Klimahaus, Bremerhaven (Allemagne) ; à la conférence TED annuelle, Vancouver (Canada) ; à la Clean Air Week, Media City UK, Manchester (Royaume-Uni) ; à B-Side, Portland (Royaume-Uni) ; à la Melbourne Science Gallery (Australie) ; au Sommet de l'ONU sur l'action pour le climat, Siège des Nations-Unies, New York (États-Unis) ; à Nuit Blanche, Brownsea Island, Activate (Royaume-Uni).

RÉFÉRENCES

Gabrys, J. et Yusoff, K. (2012). *Arts, sciences and climate change: practices and politics at the threshold*. *Science as Culture*, 21(1), 1-24. DOI: 10.1080/09505431.2010.550139

Sommer, L.K. et Klöckner, C.A. (2019). *Does Activist Art Have the Capacity to Raise Awareness in Audiences?— A Study on Climate Change Art at the ArtCOP21 Event in Paris*. *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts*. <http://dx.doi.org/10.1037/aca0000247>

Sommer, L.K., Swim, J.K., Keller, A. et Klöckner, C.A. (en cours d'impression). « Pollution Pods »: The merging of art and psychology to engage the public in climate change. *Global Environmental Change*.